

David Mus

## Une Odyssée bien française

*Ainsi disant, s'avançoit pas à pas  
Minerve après : lequel l'ayant admise  
En la maison, il a sa hache mise  
Et estuyée au long d'un grand pilier  
En lieu tout propre, ou estoit un milier  
D'autres bastons d'Ulysse en leur réserve :  
Puis sur le throsne il fait assoir Minerve  
Et fait estendre une tapisserie  
Toute tissue a riche broderie  
Et soubz ses pieds fait mettre une escabelle :  
Puis on apporte une table bien belle,  
Loing, et a part des autres Amoureux  
De peur que l'hoste estant fasché pour eulx  
Et leurs bobans, soupast trop a regret :  
Et pour savoir de son père en segret  
Quelque nouvelle.*

Jacques Peletier du Mans, 1547

*Puis, Odysseus et son illustre fils se hatèrent de transporter les casques, les boucliers bombés et les lances aiguës. Et Pallas Athènè, portant devant eux une lanterne d'or, les éclairait vivement ; et, alors, Télémachos dit aussitôt à son père :*

*— O Père, certes, je vois de mes yeux un grand prodige ! Voici que les murs de la demeure, et ses belles poutres, et ses solives de sapin, et ses hautes colonnes, brillent comme un feu ardent. Certes, un des Dieux qui habitent le large Ouranos est entré ici.*

*Et le subtil Odysseus lui répondit :*

*— Tais-toi, et retiens ton esprit, et ne m'interroge pas. Telle est la coutume des Dieux qui habitent l'Olympos.*

C. Leconte de Lisle, 1868

Une épopée dans le français poétique d'aujourd'hui : est-ce possible ? La question, qui est ambiguë, exprime à la fois le scepticisme, l'interrogation honnête, le parti pris, enfin la volonté. C'est celle que Philippe Jaccottet a dû méditer en écrivant son *Odyssee*, qui est désormais la nôtre. « La pensée de tous a été formée par Homère depuis le début », dit Xénophane. Une nouvelle traduction d'Homère est un événement, une rencontre avec les dieux où l'on se révèle à soi. Platon n'a pas eu tort de bannir de sa République de telles prétentions, et le poète avec. Reste que cette rencontre permet de mieux cerner l'assise actuelle de la poésie, de fixer ses orientations et de puiser un nouvel élan.

\*

D'Homère, Platon seul a osé médire. L'émerveillement et le respect ont été unanimes. Les anciens se sont plu à l'imiter. Depuis on imite les imitateurs. En parallèle à ces médiations érudites, une autre voie homérique s'est ouverte plus tard. Traduit en caractères d'imprimerie — *l'editio princeps* est de 1488 — Homère devient la propriété de tout homme lettré et de ce fait la proie des traducteurs.

Traduire à l'époque veut dire transplanter, recréer sous forme de force vitale, sur un autre sol, dans la langue vulgaire, une œuvre hautement actuelle. Homère est alors le prince des poètes. Depuis lors, les travaux des historiens et des philologues ont fait d'Homère le titre d'une œuvre orale collective de date, de portée et d'unité incertaines. Traduire celle-ci, c'est rendre à la généralité des lecteurs un corpus devenu inaccessible. Rédigé dans une langue morte, figé dans sa gloire, confit d'éloges, fardé d'études, Homère désigne le classique par excellence et par définition.

Pour le poète en revanche, traduire Homère a un nouvel intérêt : s'attacher moins à faire œuvre, moins à affirmer le génie des modernes face aux vénérés anciens, qu'à mesurer les capacités de notre langue poétique aux prises avec une autre mentalité. C'est ce qu'a voulu faire Philippe Jaccottet en traduisant *l'Odyssee* en 1951 pour le Club français du livre. Une heureuse réédition en format de poche permet à tous de le suivre désormais dans ses investigations<sup>1</sup>.

Le projet d'écrire une *Odyssee* française recèle un double défi : respecter le texte tel qu'on le perçoit, respecter en même temps le français tel qu'on le conçoit, tel aussi qu'on entend le concevoir à toutes fins poétiques. Chaque époque s'est fait sa propre idée de la fidélité du traducteur, ayant conçu à sa façon la nature d'un texte, celle de la lettre du texte et celle de la littéralité qui seule saurait la rendre dignement. Le parti pris de Philippe Jaccottet, celui de sa génération, est prudent et pudique. La lettre du texte est constituée pour nous par la valeur référentielle de ses termes plutôt que par sa couleur émotive, par son registre éloquent, par la configuration de ses tropes, par son emploi des probants outils poétiques qu'étaient autrefois l'allusion, le concetto, le calembour, le proverbe, l'équivoque, la rime ou l'étymologie. Prudent, Philippe Jaccottet l'a été donc dans le devoir qu'il s'est fait de suivre ce qu'en classe on appelle « le mot à mot ».

1. François Maspero, collection « La Découverte ». 40 F.

Prudent aussi il l'a été dans le choix d'un mètre régulier pour traduire le vers homérique. Mais le vers de 14 syllabes, ou bien de 12, qu'a-t-il en commun avec l'hexamètre grec ? Qu'a-t-il à voir avec l'antique prosodie, que fondaient le chant, la quantité, et la révérence pour le Nombre ? Un vers « libre » n'aurait-il pas été plus à même de rendre les subtilités du vers on ne peut moins libre d'Homère ?

Prudent, enfin, Philippe Jaccottet l'a été dans sa version de la version française. La bizarrerie, l'extravagance, l'incongru n'étant plus de saison, le traducteur se voit contraint de recourir à une langue dite « châtiée ». Évitant toute expression inhabituelle ou érudite, tout néologisme, tout terme abstrus, dialectal ou argotique, bref écartant tout risque, notre texte en arrive à déployer — à la différence de celui d'Homère — un minimum d'invention. La tentation du spirituel a été partout dominée.

Loin de créer un langage, *l'Odyssée* que voici nous replonge dans les prestiges d'un vers suranné, d'un beau vieillot. Son archaïsme a du moins le mérite de nous donner une faible idée de celui du texte d'Homère, composé dans un très vieux sabir littéraire. Parions que les arcanes du compte des syllabes, des coupes, de l'e muet et de la déclamation ne sont guère plus à la portée du lecteur moyen que les raffinements du mètre homérique.

Voici Télémaque qui, tout au début de ses aventures, accueille Pallas Athéna, déguisée en ami de son père, dans la grande nef du palais d'Ithaque :

*Lorsqu'ils furent à l'intérieur de la haute maison,  
il déposa la lance au flanc d'une grande colonne,  
à l'intérieur du râtelier poli où se dressaient  
déjà les autres lances du patient Ulysse,  
puis il la conduisit à un fauteuil qu'il recouvrit  
de beau lin ouvragé ; aux pieds était un escabeau.  
Lui prit un siège orné qu'il éloigna des prétendants  
de peur que l'étranger, importuné par leur vacarme  
et mêlé à ces arrogants, ne mangeât sans plaisir,  
et pour l'interroger sur son père toujours absent.*

(I, v. 126-136)

Le poète a fait de chaque vers une unité de son et de sens où l'on souffle à l'aise. Le récit coule de source, aucun tour surprenant, heurté, revêché, ne nous arrête. Les syllabes muettes — c'est-à-dire celles qu'on ne prononce pas dans la langue parlée mais qui, dans le vers, exigent d'être marquées — sont placées selon une intention éloquente. Présentes dans les premiers vers de notre exemple, elles disparaissent dès que les protagonistes s'éloignent du « vacarme », dès que le poète laisse échapper le nom d'Ulysse. La tension où se joue le drame de toute prosodie traditionnelle, entre l'aisance de la langue parlée et la course d'obstacles d'une langue artificielle, s'éclipse pendant six vers, jusqu'à ce que la voix trébuche, comme sur un sanglot, dans l'intimité, sur la seconde syllabe du mot « père ». Le charme

est rompu du coup ; le magistral artifice du sort dont le jeune homme se sait victime, la machinerie divine dont les lois de la prosodie sont le signe, refait soudain surface, remue la conscience et reprend ses droits.

Or aucun poète d'aujourd'hui ne pratique la versification savante de ses aïeux. Qu'on puisse en ressusciter quelques effets, cela nous le savons et nous l'admirons. Aussi le patient travail de Philippe Jaccottet, d'un fini compassé à dessein, ne peut-il pas manquer de faire bonne impression. Pris entre les écueils de la littéralité et du beau soyeux, l'auteur sait naviguer au plus près du lisible. Ce qui fait problème, c'est que son *Odyssee*, née de notre époque, nous est échue, elle est notre Homère. Au-delà de sa belle lisibilité et des prestiges de sa versification, sommes-nous en droit de demander, comment nous convient-elle ? Qu'est-ce qu'elle nous révèle de nous, de la capacité qu'a notre langue de rendre un réel, de transmettre un idéal ? De quoi, en somme, peut-elle nous convaincre ?

Voici Télémaque à nouveau, au XIX<sup>e</sup> Chant. Désormais, son père lui étant revenu, ils rencontrent la déesse ensemble. En prévision de la vengeance qu'il médite, le héros propose à son fils de décrocher les armes qui sont rangées aux murs du palais et de les déposer en lieu sûr :

*Alors Ulysse et son illustre fils, sans plus attendre,  
emportèrent les casques, les boucliers bombés  
et les lances aiguës ; devant eux, Athéna, portant  
un flambeau d'or, en faisait naître une belle lumière.*

*Télémaque à son père dit soudain :*

*« Ô mon père, je vois ici un grand prodige :  
partout les murs des salles, les niches merveilleuses,  
les poutres de sapin et les colonnes élevées  
brillent aux yeux, comme illuminés par la flamme !  
Un dieu doit être ici, de ceux qui règnent sur le ciel... »*

*L'ingénieux Ulysse alors lui répondit :*

*« Tais-toi, maîtrise tes pensées et ne questionne pas !  
Ce sont là les façons des dieux qui règnent sur l'Olympe... »*

(XIX, v. 31-43)

Devant ce « prodige » nous restons aussi perplexes que Télémaque. Si un dieu est présent, on ne le sait que par le truchement d'effets qui ne riment à rien, ni la déesse ni son flambeau n'étant perçus. Que fait-elle là, Athéna, outre que les deux hommes, les bras chargés, n'ont pas une main libre pour tenir une torche. Elle les éclaire, elle les illumine aussi. Nous dirions aujourd'hui que la « belle lumière » qu'elle apporte est en plus « symbolique ». Son flambeau célèbre ce premier secret fait d'armes du père et du fils enfin réunis. Mais dans le texte d'Homère, en outre, il transforme un lieu et l'action qui s'y déroule, il en rend visible le sens. Ce sens nous échappe dans le texte de Philippe Jaccottet.

Reportons-nous au texte grec pour y voir clair, non point pour infirmer la valeur de la traduction, ce qui serait déloyal envers un traducteur chevronné, bien plutôt pour accuser les choix qu'il a faits à bon escient. Or le



mot grec que traduit le mot « prodige » désigne aussi bien l'émerveillement que le fait qui le suscite. Télémaque souligne à deux reprises que ce prodige, il le voit *de ses yeux* ; imaginé, rêvé ou raconté par un autre, le même fait ne serait pas aussi prodigieux. Pour lui, la merveille n'est ni extérieure ni intérieure à la conscience ; pour le traducteur, en revanche, cette piste brouillée — à savoir l'indétermination du sujet et de l'objet comme de la cause et de l'effet — est définitivement perdue. L'étrange phénomène est bien là, bien réel, vu par notre texte ; nous le constatons et l'interrogeons, c'est du bon sens.

En second lieu, remarquons que ce phénomène est équivoque et que l'équivoque a un sens. Télémaque fait en deux vers un catalogue de ce qu'il voit. Tandis que le second vers nomme des éléments banals d'architecture civile, poutres et piliers, le premier comporte des termes d'architecture navale. Le mot grec pour « murs » dénote aussi les flancs d'un bateau. Le mot que Philippe Jaccottet traduit par « niches » et qui a fait de tous temps une pierre d'achoppement aux scolastes, est le nom précis d'une boîte placée au milieu du navire où l'on fixe le pied du mât. Le traducteur est conscient de la difficulté, il la signale dans une note. On comprendrait à la rigueur que le terme obscur désigne métaphoriquement la plinthe sculptée qui entoure la base des piliers, comme la boîte serre le pied du mât. Ce qui est sûr, c'est qu'à la lumière du flambeau d'Athéna, les deux bâtiments se ressemblent, faits du même bois de sapin, de la même charpente. Sous la plume du traducteur, cette assimilation s'estompe, dans la salle ne souffle aucune brise marine.

Notons enfin que la présence de la déesse suscite, aussi bien que l'émoi, un langage apte à le trahir. Quand Télémaque dit : « Un dieu doit être ici, de ceux qui règnent sur le ciel », le second hémistiche reprend une formule poétique qu'on a entendue plusieurs fois sur ses lèvres. L'on sait que l'unité de poésie qui a permis aux aèdes de composer et de réciter les poèmes d'Homère n'est ni le pied ni le vers, mais la formule. En l'occurrence Télémaque prononce une expression qui pourrait bien être propre au culte — « Notre père, *qui es aux dieux...* » — comme celui qui, passant devant le maître-autel, se signerait.

De même, lorsqu'Ulysse en vient à expliquer à son fils le sens profond de ce qu'ils vivent, il se sert d'un mot à résonance religieuse, promis à un bel avenir dans la philosophie. L'expression « les façons » traduit le mot grec *dike*, dont le poids spécifique serait proche de celui du mot chinois *Tao*, la Voie. Le mot résonne comme un gong ; la plénitude de son sens n'est perçue par nous qu'ironiquement dans le creux embarrassé qui, dans le texte français, sépare les mots banals « les façons » du titre « des dieux ».

Le texte grec nous laisse comprendre ce qu'Ulysse a sans doute déjà compris. La déesse au flambeau opère une triple transformation. D'abord les ombres envahissantes de la grande salle du palais, aux heures les plus sombres et muettes de la nuit, sont chassées par une clarté insoutenable. Un jour divin rutille sur les figures étonnées des héros. Du coup ils voient

que la grande nef du palais ressemble à un navire. Le périple du père continue. Père et fils enfin réunis et agissant de concert s'embarquent vers une nouvelle aventure. Longtemps ancré sur la roche, le palais d'Ithaque, son capitaine retrouvé, vogue dans la nuit miraculée vers un inconnu prévisible. Surcroît d'ironie, le bateau-palais n'affronte pas l'onde, mais l'élément contraire. Chez Homère, Télémaque remarque que la salle est illuminée « comme si un feu brûlait ». Les murs et les colonnes de sapin, loin de renvoyer la lumière, comme dans notre texte, paraissent embrasés. Comme si on avait mis le feu au palais ; comme on met un navire à l'eau : présage du moment proche où la même salle sera mise « à feu et à sang », annonce aussi du dernier acte d'Ulysse qui, la boucherie menée à terme, tient à purifier ce lieu pollué au feu et au soufre...

Sont absents de la dimensionalité poétique de notre *Odyssée* la référence liturgique et la problématique de la connaissance, ressorts d'une ironie précise qui dénoue les énigmes de la présence divine. Dans le texte de Philippe Jaccottet, cette présence est un aspect authentique plus qu'une propriété ou plus qu'une grâce des choses. Aucun lien vivant entre le fond littéral des termes et leur emploi au figuré — c'est-à-dire au parlé, qui est pour nous le littéral — ne nous permet ici de saisir le sens des rencontres. Celles-ci n'ont d'ailleurs plus de sens, dans l'ancien sens du mot « sens », non plus que le vers qui est censé en témoigner. Voilà la clef de leur sens moderne.

Un dieu est passé par là. Quel serait l'équivalent moderne du sens d'un tel passage, quel est-il pour Philippe Jaccottet ? Sa langue traduit admirablement le visage d'un lieu, d'un décor « extérieur » mis par la lumière à la disposition de l'esprit. En effet, la résonance racinienne du mot « prodige » et de la description qui suit nous introduit dans un décor de théâtre, renvoie plutôt à Versailles qu'à Ithaque.

A l'extériorité des descriptions répond la cohérence psychologique des personnages. Dans la lecture psychologique de notre passage, le lecteur d'aujourd'hui se sent à l'aise. Pour Télémaque, c'est la présence du père désormais légendaire qui illumine son champ d'action d'une sagesse et d'une fermeté auxquelles sa jeunesse ne fait qu'aspirer. C'est la force de l'expression « Ô mon Père », que le fils est libre de prononcer pour la première fois de sa vie. Et ces personnages accomplissent leur destin sans hésiter. La narration lucide qu'en réalise la langue de notre *Odyssée*, formée à cela depuis quatre siècles par les disciplines de la prose romanesque — nous permet de suivre l'histoire sans peine. La clarté du récit amène l'envoûtement des grandes expériences littéraires : les 12 000 vers de notre *Odyssée* se lisent d'un trait, « comme un roman » — c'est de nos jours un des plus hauts éloges qu'on accorde à l'œuvre écrite.

Autre force de notre poème : son dépouillement, son souci d'honnêteté et de fidélité, illuminent le texte grec et les rapports qui se tissent entre les deux poèmes, témoin l'analyse que nous avons conduite plus haut. L'un ne remplace pas l'autre, il le complète plutôt ; il en dévoile la virtualité

qui est à la source de l'entreprise double, et qui s'exprime par ce qu'on pourrait appeler la poésie de sa poésie. Une mince veine homérique affleure dans notre idiome. Le concours de deux textes pléthoriques donne lieu à l'appréhension d'un dialogue et par conséquent à un appréciable parfum de renouveau.

Cette virtualité, que Philippe Jaccottet a pressentie il y a trente ans, il n'a cessé de la poursuivre. Elle promet de pallier la carence dans notre poésie de spécificité métaphorique, de densité allusive, de maîtrise formelle, bref de précision imaginative, qui étaient des atouts de la langue d'Homère. Le sens des rencontres nous échappe sans que cet embarras nous interloque. Ulysse adjure son fils de se taire comme lui devant le mystère de la *dike*; sans le savoir Télémaque a dit l'essentiel. Comme lui, Philippe Jaccottet possède l'art de pénétrer par le verbe peu profondément dans son sujet, de se tenir à l'épaisseur réduite qu'il a lui-même taillée dans la masse de l'expérience. Cet espace modeste qui ressemble à s'y méprendre à la demeure d'une sensibilité lyrique affirme le bien-fondé des apparences, la capacité qu'a l'aspect des choses de nous toucher et de nous introduire chez elles — sans plus.

Le nouveau jour qu'apporte Athéna n'est pas qu'un glacis étendu sur le pigment du visible, mais une couche claire que l'intelligence timide pénètre, véhiculée par l'émerveillement. Aux yeux d'un Télémaque, ce séjour au ras des objets ne révèle rien de leur constitution, rien de leur origine, de leur dignité, de leur sort. C'est l'expérience du poète de *L'Ignorant* pour qui même la mort apporte un jour plus épais où vivre; l'intelligence n'irait pas plus loin, vers un « sens », sans trahir par un semblant de refus aprioriste sa pureté éblouissante, et se trahir en donnant dans le dogmatisme ou dans le culte du concept.

Ainsi le champ fertile du « sens » le cède à une nouvelle dimension poétique réputée hermétique, à savoir le rendu d'une faculté de visionnaire, que traduit une versification *ad hoc*, unique. Ce seul moyen permet au poète de nos jours d'enquêter sur le réel de l'expérience, faute de pouvoir, comme Ulysse, s'assurer une irréfutable expérience du réel. Le peu de profondeur où s'installe Philippe Jaccottet traduit la poétique du fils, de l'apprenti chercheur, fort de sa seule innocence et d'un métier royal. Le monde de son père est devenu légende, son patrimoine est dévasté par des brutes, son avenir ne compte pas. L'héroïsme n'étant pas à sa portée, il n'aspire à aucun exploit. La conscience de son état constitue pour le présent obsédant son seul titre de gloire.

Conjurer l'angoisse du déshérité, habiter sa peau, aller au-devant de l'immédiat: voilà une urgence poétique qui se passe bien des chefs-d'œuvre. C'est assez que de pénétrer dans un lieu et que celui-ci s'éclaire et se rachète. Renonçant pour sa part à nous exclure ou à nous endoctriner, son évidence nous accueille et nous exalte. En témoigne le fait qu'elle donne lieu à un écrit: l'inquiétude qui a présidé à la rencontre ne s'est dite que par cette interrogation.